

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal: 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Tous les manuscrits ne sont pas rendus. Le téléphone national «La Coopérative» n° 242.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

REDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

Miel et cire

Tous les ministres—soit dit sans offenser le décret que vous savez—n'ont pas pour la proesse le superbe dédain qu'assiste, dit-on, M. Miguel Herrera, et dont pâtit en réalité, assure-t-on, un autre grand personnage. Si quelques-uns la maudissent parfois, c'est qu'il est plus difficile de la séduire que de l'injurier. Les habiles la flattent. Oyez plutôt ce passage d'un discours prononcé naguère par M. Léon Bourgeois, alors président du conseil.

«Je dirais volontiers de la presse parisienne et de la presse française en général qu'elle me rappelle notre France elle-même, que la France est un pays charmant entre tous et dont la grandeur tient peut-être à ceci, qu'elle est composée de races très différentes de sang plus ou moins pâle, mais admirablement fondue dans une paix harmonieuse et qu'il résulte de ces différences d'origine et de l'empêtement, un je ne sais quoi de merveilleusement complet que l'Antiquité aurait appelé du métal de Corinthe et que nous appelons tout simplement de l'esprit français.

Lorsque dans cette France, il s'agit de l'idée de patrie ou de quelque idée généreuse, on ne se rappelle plus si on est Breton brevetant, royaliste et croyant ou si l'on est Provençal et ardent, négateur esprant, enthousiaste, comme ils l'ont été, m'a-t-on dit, quelquefois dans ces derniers temps. (Rires et applaudissements). On ne se rappelle plus de tout cela. Il en est de même quand il s'agit de bien à faire. Il n'y a plus alors qu'une voix et qu'un cœur sur tout le territoire français.

J'en dirai autant de la presse française, et celui qui a l'honneur passager de représenter le gouvernement de la France est heureux de reconnaître parmi vous l'image toujours exacte du vrai Français, doué de toutes les qualités du vrai patriote.»

Un de nos amis, qui n'a plus toutes ses dents mais qui conserve encore assez d'illusions pour en faire une pyramide plus haute que celle de Chéops, se scandalisait hier, dans un groupe d'amiables dames, de la veracité d'un ancien pontife des bonnes doctrines, aujourd'hui transformé en champion de... la morale de l'infirmité.

Ces variations n'ont pas le droit de nous surprendre. Les meilleurs n'y ont pas toujours échappé. Sous Louis-Philippe, Victor Hugo qualifiait d'«excroissance maladive» la partie que, d'ailleurs, il sollicita, et lui, qui devait être sénateur, sous la troisième République, il écrivait sous la seconde: «Défense de déposer des Sénats le long des Constitutions».

On peut bien, après cela, être indulgent pour ceux qu'un bandeau de 450 piastres mensuelles laissent impuissants à discerner les microbes dans un mandat dont ils se prévalent.

Un autre de nos amis, qui nous est particulièrement cher celui-là et dont nous sommes fort le caractère et le jugement s'est inquiété, l'autre jour, de quelques réflexions par nous lancées dans le piano d'un certain Trémolo qui, après nous avoir étourdi jadis de

ses apothéoses du vénérable don Thomas Gomensoro, estime aujourd'hui qu'il n'y a plus qu'à le reléguer—et par favour grande encore—au musée des antiquités.

Plusieurs ont cru se reconnaître en Trémolo. La conscience, quand elle est délicate, vous joue parfois de ces mauvais tours. Et pendant ce temps le vrai, l'unique Trémolo que nous ayons vîs, s'est tenu bien coi tout au fond du laboratoire où il prépare ses drogues, car il est apothicaire.

Comment notre ami, qui ne manie que des armes métalliques a-t-il pu se croire incarné, même partiellement, en la personne tréculante de l'estimable marchande de sels-pas-sel-pas?

Nous n'en serions pas plus marries que cela, toutefois, si pour châtier notre impertinence présumée, l'ami dont nous parlons n'avait cru pouvoir se lancer, la dague au poing, contre le Trésorier Général du temps de Santos qui payait tout sans souci. Est-il bien sûr de ne pas forcer sur ce point la note et de ne pas être injuste? Est-il bien sûr que l'honnête homme qui sortit plus tard pauvre du pouvoir, non sans grande mérite, comme il le reconnaît loyalement, ait «tout payé», au temps de Santos, et surtout «sans souci»? L'assertion est au moins un peu téméraire, car d'aucuns prétendent—et on les dit bien renseignés—que don Thomas frôna les sourcils plus d'une fois et qu'on dut s'adresser directement à la Caisse de la Douane en maintes occasions pour ne pas se heurter à son refus ou à sa démission.

Notre ami veut bien, malgré ses griefs, fondés ou imaginaires, reconnaître que M. Gomensoro vaut infinité mieux que la plupart de ses concitoyens, mais, dit-il, «je n'en ferai pas une idole».

Tout était adoré dans le siècle passé; Par un excès contraire, on n'adore plus rien.

Pas plus que notre ami nous n'avons le goût des idoles, à moins qu'elles ne soient d'un autre sexe et taillées sur le patron des vierges héroïques, des beautés sublimes ou des tendresses infinies. Mais qui donc a voulu nous incliner à l'idolatrie au sujet de M. Gomensoro? Est-ce donc être idolâtre de s'incliner avec respect devant le vieillard majestueux et simple qui vaut infinité mieux que la plupart de ses concitoyens? Faut-il, parce que le soleil est vieux et qu'il a des taches, décréter l'ingratitude pour la lumière et la chaleur que nous portent ses rayons? Ne serait-ce pas pousser un peu loin le raffinement et le scepticisme?

Faut-il discuter maintenant avec le pseudo-Trémolo dont nous avons la lettre sous les yeux la question relative à la dose de courage qu'il a fallu pour rester sourd naguère à l'invitation du Comité Colorado et garder ouvertes les portes de son magasin? La chose a perdu de son intérêt politique, mais elle reste philosophiquement intéressante.

Ce n'est pas nous qui n'errons qu'il a fallu du courage pour prendre cette attitude. Non pas, assurément, que nous croyions que l'impétarité de langage tel ou tel de nos concitoyens ait pu inquiéter personne. Mais il en fallait un peu pour froisser une partie non négligeable de sa clientèle, et il en fallait beaucoup, beaucoup, pour accepter de sembler s'affilier ainsi à une collectivité à qui la possession

prolongée du pouvoir n'a pas suffi pour donner grand prestige. On comprendra que nous devons user d'européismes.

Mais notre ami ne croit-il pas qu'il en fallait quelque chose aussi pour braver les rancunes que la participation à la manifestation ne pouvait manquer de susciter, rancunes bien autrement dangereuses que celles des clients ordinaires, car elles ont à leur service tous les mille moyens de vexations dont la police et les pouvoirs publics disposent constamment contre leurs blasphemateurs?

Comment notre ami, si prompt à signaler une malencontreuse sortie d'un journal, qui resta seul sur ce terrain et que plusieurs de nos concitoyens dévoueraient ou blâmeraient aussitôt, semble-t-il ignorer le placard comminatoire apposé nuitamment avec une profusion caractéristique, sur tous les murs de la ville? Les menaces du fisc et de la police ne sont-elles pas autrement graves que celles d'une feuille «callejera» suivant la jolie expression dont le très catholique sénateur Bausa pourrait revendiquer la paternité?

«Chacun est libre, après tout,» nous écrit encore notre ami avec une chaleur digne de meilleure cause.

Assurément, et non pas après tout mais avant tout; chacun est libre, c'est notre principe; mais ce n'est pas celui des gouvernements à qui on fit plaisir en refusant de s'associer à la manifester en l'honneur de Gomensoro.

Chacun est libre, mais il ne s'ensuit pas que l'usage qu'en fait de sa liberté soit toujours également judicieux.

Notre ami veut bien, malgré ses griefs, fondés ou imaginaires, reconnaître que M. Gomensoro vaut infinité mieux que la plupart de ses concitoyens, mais, dit-il, «je n'en ferai pas une idole».

Tout était adoré dans le siècle passé; Par un excès contraire, on n'adore plus rien.

Pas plus que notre ami nous n'avons le goût des idoles, à moins qu'elles ne soient d'un autre sexe et taillées sur le patron des vierges héroïques, des beautés sublimes ou des tendresses infinies. Mais qui donc a voulu nous incliner à l'idolatrie au sujet de M. Gomensoro? Est-ce donc être idolâtre de s'incliner avec respect devant le vieillard majestueux et simple qui vaut infinité mieux que la plupart de ses concitoyens? Faut-il, parce que le soleil est vieux et qu'il a des taches, décréter l'ingratitude pour la lumière et la chaleur que nous portent ses rayons? Ne serait-ce pas pousser un peu loin le raffinement et le scepticisme?

Faut-il discuter maintenant avec le pseudo-Trémolo dont nous avons la lettre sous les yeux la question relative à la dose de courage qu'il a fallu pour rester sourd naguère à l'invitation du Comité Colorado et garder ouvertes les portes de son magasin? La chose a perdu de son intérêt politique, mais elle reste philosophiquement intéressante.

Ce n'est pas nous qui n'errons qu'il a fallu du courage pour prendre cette attitude. Non pas, assurément, que nous croyions que l'impétarité de langage tel ou tel de nos concitoyens ait pu inquiéter personne. Mais il en fallait un peu pour froisser une partie non négligeable de sa clientèle, et il en fallait beaucoup, beaucoup, pour accepter de sembler s'affilier ainsi à une collectivité à qui la possession

combattent pour un idéal de probité, de sagesse, de justice, de droit républicain et de loyauté démocratique. Les ingratitudes les laissent froids, la déception n'a pas de prise sur eux.

Après avoir combattu avec vous, ils combattront contre vous, si vous renouvez ou perpétuez au pouvoir les usages, les erreurs et les abus que vous combattiez vous-mêmes quand vous aspiriez à vous en empêcher.

A ce système on gagne plus de honnêteté que de banknotes. Pouf le sait, ses amis ne l'ignorent pas davantage. Qu'il importe si, à la fin de la journée, on peut se rendre cet témoignage qu'on a sincèrement aimé la justice et servi, peu ou prou, le droit et la vérité. On s'est cassé les reins, mais le char du progrès a fait un tour en avant. Cela suffit à notre ambition et à notre orgueil.

Pouf.

LA DEMOCRATIE PAYSANNE

II

Mais l'enquête apprendra bien d'autres choses à nos réformateurs en veillant à se instruire. Ils reconnaîtront qu'aujourd'hui, forcément, les conditions de la lutte sont telles que, pour être rémunératrices, certaines cultures doivent se faire en grand. Cela exige des capitaux et un outillage perfectionné. De grands domaines devront se reconstituer et la force des choses créera une nouvelle féodalité anonyme, pour laquelle les paysans seront contraints de travailler, sans espoir de jamais devenir propriétaires à leur tour. Ils n'auront alors rien à envier aux verriers d'Albi, astreints à l'observation du règlement draconien que l'on sait. On conçoit, en effet, très bien qu'il faut moins de temps et de main-d'œuvre pour cultiver une pièce de terre de dix hectares qu'un seul tenuement de vingt parcelles représentant la même contenance. Une grande surface permet l'usage des machines à défoncer, de semences, fauchées, moissonnées, etc., dont l'emploi est trop onéreux pour la petite culture.

Mais heureusement toutes les terres ne présentent pas la même composition, ni la même exposition, ni la même configuration, ni la même fécondité. Et, de même, toutes les cultures ne demandent pas les mêmes soins. Certaines ont surtout besoin de main-d'œuvre et permettent au paysan de travailler lui-même sa propre terre. De même qu'il y a des industries qui seront toujours exercées par de petits industriels à côté des grandes usines, il y aura des cultures réservées aux petits cultivateurs, à côté des grands domaines.

On se demande comment sera le collectivisme pour étendre son niveau égalitaire sur des conditions aussi diverses. Mais ceci est connu de tous: il est vrai que les hommes politiques qui parlent de tout, peuvent l'ignorer, car ils se trompent souvent.

Ainsi, je ne sais lequel de nos législateurs a, un jour, représenté à la tribune, la culture de l'olivier comme ne donnant aucune peine. Le moins que l'olivier exige de nombreuses

enfants à la chair de lait et quelques rares poitrinaires s'asseyaient aux deux longues tables couvertes de pickles et de bouteilles d'eau.

Le doux et gros capitaine à barbe blonde, master Stuart, et son second prédisent, assis aux babys et aux mamans, surveillant le service et s'absentant quand les réclamaient la manœuvre. Le matin, master Stuart partait le pont dans un complet de couleur tendre et renseignait chacun sur le menu, satisfaisait, avec une bonhomie souriante, l'insatiable curiosité des passagers.

«Quelle différence avec notre Espagnol!» disait Suzanne, nonchalante dans un confortable fauteuil d'osier, en face de la Méditerranée d'un bleu ardent et pur, d'un bleu de pierrière et toute pailletée de soleil. Une douce brise faisait palper les tentes.

—Certes, répliqua Guillaume qui inspectait le large avec sa jumelle. Mais l'Espagnol était plus pittoresque.

—Tu sembles rêver, ô mon maître et mon roi.

—Vois ceci, que j'ai trouvé au sommeil, —lui tendit un fragment de journal qu'elle dut déchiffrer contre le vent. El

le lut tout haut, s'interrompant pour lire: «Les bruits touchant la disparition du célèbre professeur Harlon, dont nous nous étions fait l'écho, sont démentis par la famille même de l'intéressé.»

—Cela achève sa phrase par un rire discordant. Puis son visage changea. Elle devint très sérieuse et, regardant les flots incendies: «Voici la rivale, la mer. Je l'aime autant que toi. Quand nous serons sur elle, tu jouiras d'une tendresse partagée.»

Il s'embarquèrent une semaine plus tard. Sur le steamer «Memphis», qui faisait voile pour Alexandrie, avec des échelles à Alger et à Tunis, ils occupaient deux cabines contiguës. De charmantes misses aux yeux bleus, des

opérations à bras. Il faut bêcher les pieds sans entamer les racines, enlever les rejets, tailler les branches tous les ans et cueillir les olives à la main afin de manger les bourgeois porteurs des récoltes futures. Cette dernière besogne est effectuée par des femmes qui sont payées soixante-quinze centimes par jour, ce qui est peu.

Et cependant, malgré le modicité de ce salaire, dans certaines contrées, les propriétaires ont plus d'avantage à abandonner la récolte que de la faire cueillir. Par conséquent, si les socialistes veulent arrêter la destruction complète des plantations d'oliviers, ils doivent trouver une machine inventée capable de bêcher les oliviers, de les tailler en choisissant les branches qu'il faut enlever, et de cueillir les fruits sans endommager les rameaux. Une fois qu'ils auront ainsi réduit les tristes de main-d'œuvre la culture de l'olivier pourra devenir rémunératrice.

Mais, ainsi qu'en voit, il est nécessaire que le «machinisme agricole» rende un certain nombre de bras inutiles.

ECHOS DE PARTOUT

Comme les dieux, les phoques s'en vont.

Un journal de Saint-Pétersbourg vient de publier une statistique des plus alarmantes au sujet de la pêche du phoque et de la disparition progressive de cet amphibié dans l'océan Pacifique. On sait que les pêcheurs de phoques dans la mer de Behring et dans l'océan Pacifique sont placées sous le contrôle de la Russie, du Japon et des États-Unis d'Amérique. Cependant c'est à Londres que se tient le principal marché. Et l'on se plaint amèrement en Russie de l'absence de scrupules avec laquelle les agents de commerçants anglais se procurent l'énorme quantité de peaux de veaux marins qui se débloquent chaque année sur la place de Londres: on estime que les deux cinquièmes des phoques pêchés par les braconniers anglais sont massacrés en pure perte.

Depuis que ces manœuvres frauduleuses ont pris une pareille extension, on remarque une diminution considérable dans le produit des pêcheries autorisées: en 1891, 1892, 1893, les pêcheurs russes capturent en moyenne 30,000 phoques par an; ce chiffre s'est abaissé, pendant ces trois dernières années, à 14,000. L'année dernière, les pêcheurs réguliers de la Russie, du Japon et des États-Unis ont tué ensemble 53,000 phoques, tandis qu'on a vendu, sur le marché de Londres, 113,000 peaux de veaux marins. Sur ce total, 60,000 peaux provenaient par conséquent de braconnages. Il n'y a donc lieu de s'étonner si la valeur de ces peaux s'est immédiatement abaissée de 75 et 100 fr. qu'elles valaient naguère, à 55 ou 60 fr. qu'elles valaient aujourd'hui.

Contre la peste bubonique. A la date du 19 janvier dernier le gouvernement français a lancé le décret suivant.

Art. 1er.—Estendre jusqu'à nouvel ordre l'importation en France et en Algérie des drilles, chiffons, linge de corps, hâches, vêtements portés et que l'olivier exige de nombreuses

objets de literie ayant servi (non transportés comme bagages) ainsi que des cuirs, vêtements, peaux fraîches, débris frais d'animaux, onglets, sabots venant de Bombay ou de toute autre localité des Indes où le peste aurait été constatée.

Art. 2.—Est également interdit le transit à travers la France ou l'Algérie des objets désignés à l'article 1er toutes les fois où ce transit donne lieu à un débarquement ou à une manipulation quelconque.

La fortune mobilier de la France. Le Sénat, pour le début de la session de 1897, va avoir à discuter la réforme des droits de succession votée par la Chambre, il y a un an. En prévision de ce débat, le ministère des finances a fait dresser, sur la demande de la commission qui a examiné le projet de loi, un état approximatif des valeurs mobilières françaises et étrangères possédées en France. La commission a voulu se rendre compte des sommes qui échappent à l'impôt des successions, chaque année, par suite de la dissimulation, toujours facile, des valeurs mobilières qui va croissant, en raison du développement progressif que suit la fortune mobile.

D'après le travail du ministère des finances, le montant des valeurs mobilières circulant en France serait, en capital, de quatre-vingts milliards et demi dont soixante milliards et demi pour les valeurs françaises et vingt milliards pour les valeurs étrangères. Les valeurs françaises se classent ainsi:

Milliards

Rentes sur l'Etat.	36
Actions de chemins de fer.	4
Obligations de chemins de fer.	15
Actions et obligations du Crédit Foncier.	3
Obligations de la Ville de Paris et des villes, communes et départements.	2 1/2
Valeurs industrielles: mines, assurances, etc.	10

UNION FRANCAISE

tres. Cette réputation, qui, sans doute, n'est plus guère fondée aujourd'hui, était, par contre, singulièrement méritée par les publicistes londoniens du *Times*, et, en particulier, par *Cooper*.

Dans un livre récemment paru, *M. Cooper* trace un sombre tableau de l'existence que menaient alors les journalistes. Ils hantaient les tavernes bien plus que les bureaux de rédaction, où ils passaient à longueur de l'après-midi à confondre leurs adversaires. *M. Cooper* raconte à propos l'anecdote suivante: «Il régna, certain soi, une émotion considérable dans les bureaux d'un des meilleurs journaux de Londres; à la dernière heure, Particulier de tête manqua.

On envia de tout côté à la recherche du collaborateur infidèle; on finit par trouver, dans les sous-sols, le *Secrétaire à l'Amirauté*, qui avait démissionné.

Violentement investi par ses collègues, le coupable chercha d'abord à se faire échapper. «Comment? «Vous n'avez pas reçu mon article? Je suis interpellé, mais je ne vous dirai rien», s'écria-t-il, resté incrédule. Ses interlocuteurs changeaient de tactique, et, soudain, se frappant le front: «Attention, fait-il, j'ai une idée.»

Il s'arrêta d'un coup de ciseaux et déclara: «Dès que j'aurai l'heure, j'aurai le soleil sur une feuille de papier à l'aise de pâcher et d'une main que l'œil rend tremblante, griffonne ceci: «Que peut bien signifier cet article du *Times*? L'honneur du journal était sauve.

Pour le jardin du Luxembourg. — Comme si les injures qui ont répondu à la récente période électoral, étaient à l'origine de la réaction répressive, en un supplément de la presse radicale, une réunion de la Chambre des députés. D'un geste solennel, il le coule sur une feuille de papier à l'aise de pâcher et d'une main que l'œil rend tremblante, griffonne ceci:

«Ce que peut bien signifier cet article du *Times*? L'honneur du journal était sauve.

Il ne veulent pas de *Verlaine*; bien plus, ils désirent que désormais, quand une réunion d'amis d'un parti quelconque, débâche dans la Chambre des députés, de couvrir en bronze l'image de celui qui servit de prétexte à cette petite fée, on soumette le projet au bureau du Sénat, avant de publier partout que les planteurs de Luxembourg sont accusés à ce grand mort.

C'est ce raisonnement bien simple qui, mal en l'air apparaît à la presse radicale, trop heureuse d'attaquer le Sénat sous un prétexte aussi plausible que la défense de l'art. Mais, si ce résultat n'est pas à la portée de *Verlaine*, il existe, dans le Sénat, un moyen suffisant, toujours existant, cela me suffit; vous n'avez pas plus y soumettre, je vous connais tous.

M. Ferrand fit disparaître tout ce qui pouvait lui rappeler ce fils détruit et dépendant qu'on prononçait le nom de *Verlaine*. Il se déclara, et, tout de suite, par la loi et des gens qui viraient hors la loi, du respect dû à l'autorité paternelle, et même au père à l'affection filiale. *Adrien* rappela, pour la première fois, contre *Verlaine*, tellement calomnié que, le préto, montant la porte, lui intima l'ordre de sortir et de ne plus jamais reparaitre devant ses yeux.

Il nous point, discuter, dit-il, que les uns sont bons et mauvaises, mais existent, cela me suffit; vous n'avez pas plus y soumettre, je vous connais tous.

La prise de possession de la ville de *Verlaine* dans le jardin du Luxembourg reste ouvert à toutes les gloires du quartier Latin; il faut que, dans les brasseries, les comités de monuments décernent par avance, même à la mort, le nom de *Verlaine*, dans les fêtes de ce Sénat tant narquois, tant méprisé. Ce doit être la revanche du peuple des artistes et gens de lettres contre les élus du suffrage politique restreint. Et plus les noms de statutaires sont grossiers, plus l'humour est délicat, et le vancho sera déstabilisé naturellement, et le Sénat diminué... Evidemment, les sénateurs montrent un bien mauvais caractère en ne laissant pas pourrir leur jardin de ces caricatures.

L'ENNEMIE

Monsieur Ferrand, préfet en retraite, fut un fonctionnaire énergique, dévoué au gouvernement, quel qu'il fût, ne connaissant qu'un devoir, faire respecter les lois qu'elles fussent. Le moindre décret, le plus petit arrêté, même vexatoires à ses yeux, devait être exécuté. Il détestait l'opposition, et il détestait l'autorité supérieure, dont les déseins devaient rester aussi impénétrables aux autres hommes que ceux de la Providence. En revanche, il exigeait de ses subordonnés le dévouement, l'obéissance, l'obéissance, et détestait jamais à se séparer des organes intermédiaires des institutions législatives; et entendait que la loi fut obéie à la lettre.

Cette fermeté antique, qui fit la fortune de *Monsieur Ferrand*, fut, enfin, détruite aussi par une imprécation cet homme de vieille robe était un bloc. Chef de famille, c'est-à-dire représentant pour les siens Dieu et l'État, il estimait que ses enfants lui devaient une soumission absolue. Dès lors, plus tôt ou plus tard, il fallait que, un cas assez rare, il se pose et l'accomplissement du devoir devrait très complexe, tracé par d'immenses principes de morale que ses scrupules augmentent d'une infinité de prescriptions convenables.

Si *Verlaine* se laisse facilement, et plus que tout autre, émouvoir et égide par contes, *Adrien*, son fils, de bonne heure oppose une résistance sourde, réve de s'affranchir, de s'évader.

der de l'«prison morale construite autour de lui. Enthousiaste de liberté, il la chantaient en strophes vibrantes; le fonctionnaire avait engendré un poète, et, sans doute, sans le faire, il avait appris aussi comme la grande émancipation, la libéralité; et la vie à Paris, la vie d'aristote, lui semblaient le seul déni enviable. *M. Ferrand* voulut que ses fils passent à longueur de l'après-midi à confondre leurs adversaires, mais, d'autant plus, dont l'autorité augmentait encore de prestige de fonctionnaire, pour esser enfreinte la volonté paternelle et entrer en lutte avec elle. Adrien, en personne, convaincu pour le conseil du famille, s'avancer vers lui et demander à l'autorité.

Mon père, dit-il, je déclare à l'autorité de l'administration, l'autorisation de parler, j'apprends à l'instant la démarche faite par mon frère et ma sœur des personnes de moi. Je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je suis confert par la loi pour j'assurer la liberté d'expression, celle du tuteur est une liberté nécessaire; n'est-ce pas toujours celle d'aimer, puisque l'argent est le dernier amour des vieillards, et c'est la partie de noblesse des matières de nos vies? Mais, si je suis à vous déclarer que, si malheureux que puisse être, je

UNION FRANCAISE

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ENQUINA ANDES-MONTEVIDEO

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR
De tabacos, cigarros y cigarrillos

— DR —

JULIO MAILHOS

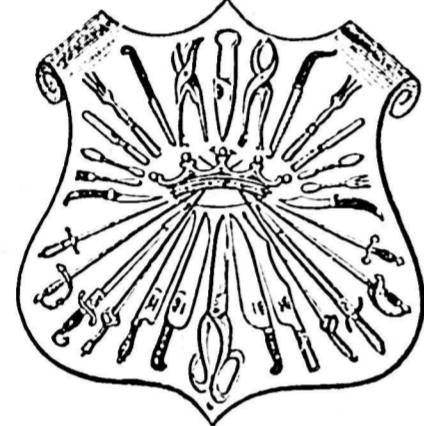
AVENIDA GENERAL RODRIGUEZ 351 A 359, DEPOSITO GENERAL Y OFICINA:
CALLE 18 DE JULIO NUMERO 47

MONTEVIDEO

ARMERIA ORIENTAL

DE VERNINK Y DESTEVES
CALLE ITUZAINGO NUMERO 129

MONTEVIDEO.



Coutellerie fine, française et anglaise. Armes et cartouches de tous systèmes. Fourneaux perfectionnés au pétrole, sans odeur ni fumée. Grand assortiment de lampes. Machines à coudre, Singer légitimes. Orfèvrerie Christofle. Variété d'articles pour cadeaux.

DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

— DE —

ROMAIN DUTRUC

ISERE (FRANCE)

Especialidad en Ajeno Superior rectificado. Unico inventor del romerillo de los Mandarines. Unicos concesionarios del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases.

Unicos representantes para la Republica Oriental del Uruguay: A. BRUDUAUD & HIJOS. Calle Cárnicas 50 a.

Los siguientes productos de la acreditada destileria Dutruc, se hallan en todos los principales cafés y confiterías de la capital.

Cognac Chateau des Vignes, Rhum San Luis, Ajeno Romain Dutruc. Licores de té a los mandarines, de venta en el ALMACEN MARSELLES de Martín Catalogue.

284—25 de Mayo—284
MONTEVIDEO

BAÑOS DEL TEMPLO DE Agusto Gebelin

20—CALLE CANELONES—20

SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MÚTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	UNO	DOCENA
Baño higiénico, con ropa	\$ 0,30	\$ 3,20
sin ropa	0,24	2,60
Baño de almidón, con ropa	0,40	4,20
sin ropa	0,36	3,80
Baño de afecho, con ropa	0,10	1,20
sin ropa	0,36	3,80
Baño alcalino, con ropa	0,40	4,20
sin ropa	0,36	3,80
Baño sulfuroso, con ropa	0,00	6,00
sin ropa	0,50	5,50
Baño de ducha escocesa, con ropa	0,40	3,60
sin ropa	0,30	3,00
Baño de ducha fría y lluvia, con ropa	0,30	3,20
sin ropa	0,24	2,60
Baño medicinal	Condicional	

97 JULES MARY

LA JOLIE BOITEUSE

CHAPITRE II

La Carte à Payer

— Je ne suis pas sache, dit-elle en souriant.

Mais il secoua la tête, murmurant: — Ce n'est pas cela... je vous en prie, encore un mot.

— Je vous écoute. Ainsi, c'est bien vrai ce que vous dîsez tout à l'heure?

— Quoi donc?

— Ce n'est pas une défaite, ui un mot en l'air pour pouvoir refuser plus facilement l'offre de mon oncle...

— Quoi donc, encore une fois?...

Elle se retourna tout à fait, lui faisant face et le regardant.

Il fut intimidé.

Pourtant, elle n'avait pas l'air terrible, et s'il avait eu plus de sang-froid, il eût compris qu'elle l'encourageait à parler.

Il s'y décida par un violent effort de sa volonté.

— Voulez aimer quelqu'un!

— Oui... vous l'avez entendu... je l'ai dit à votre oncle...

— Je ne le croyais pas...

— Pourquoi?

— Je ne sais... pardonnez... je suis toutefois... et celui-là, sans doute, vous aimez? Car peut-on voir sans vous aimer épiderment?

Elle pâlit, pourtant ne perdit pas son sang-froid, et sourit:

— De vous à moi, dit-elle, ces questions pourraient paraître étranges si on les entendait. Heureusement nous sommes seuls... Et puis, il me plaît de vous répondre... J'aime, mais on ne m'aime pas!

— Est-il possible?

— Cela est.

— C'est qu'on ignore votre amour...

— Peut-être, mais je suis trop sûre pour le laisser voir...

Et elle se dirigea de nouveau vers la porte.

Elle hochait doucement la tête sans cesser de sourire — et toujours simplement — comme un instant auparavant.

Claude était si tremblant qu'il s'ac-

coudait à un fauteuil pour ne pas tomber.

Cette fois, il ne fit pas un geste pour retenir la jeune fille.

Seulement, comme elle allait sortir, il l'appela doucement:

— Céleste!

Elle tressaillit; puis un sourire, mais un sourire de triomphe, illumina son visage.

— Céleste! dit-il de nouveau, avec un mouvement de bras, comme s'il eût voulu la presser sur son cœur.

Et lui prit les deux mains, ajoutant:

— Céleste, je vous aime, ne l'aviez-vous point deviné? Vous venez de me faire la plus grande douleur de ma vie.

Elle hochait doucement la tête sans cesser de sourire — et toujours simplement — comme un instant auparavant.

Claude était si tremblant qu'il s'ac-

courait à un fauteuil pour ne pas tomber.

Cette fois, il ne fit pas un geste pour retenir la jeune fille.

Seulement, comme elle allait sortir, il l'appela doucement:

— Céleste!

Elle tressaillit; puis un sourire, mais un sourire de triomphe, illumina son visage.

— Céleste! dit-il de nouveau, avec un mouvement de bras, comme s'il eût voulu la presser sur son cœur.

Et lui prit les deux mains, ajoutant:

— Céleste, je vous aime, ne l'aviez-vous point deviné? Vous venez de me faire la plus grande douleur de ma vie.

Elle hochait doucement la tête sans cesser de sourire — et toujours simplement — comme un instant auparavant.

Claude était si tremblant qu'il s'ac-

courait à un fauteuil pour ne pas tomber.

Cette fois, il ne fit pas un geste pour retenir la jeune fille.

Seulement, comme elle allait sortir, il l'appela doucement:

— Céleste!

Elle tressaillit; puis un sourire, mais un sourire de triomphe, illumina son visage.

— Céleste! dit-il de nouveau, avec un mouvement de bras, comme s'il eût voulu la presser sur son cœur.

Et lui prit les deux mains, ajoutant:

— Céleste, je vous aime, ne l'aviez-vous point deviné? Vous venez de me faire la plus grande douleur de ma vie.

Elle hochait doucement la tête sans cesser de sourire — et toujours simplement — comme un instant auparavant.

Claude était si tremblant qu'il s'ac-

courait à un fauteuil pour ne pas tomber.

Cette fois, il ne fit pas un geste pour retenir la jeune fille.

Seulement, comme elle allait sortir, il l'appela doucement:

— Céleste!

Elle tressaillit; puis un sourire, mais un sourire de triomphe, illumina son visage.

— Céleste! dit-il de nouveau, avec un mouvement de bras, comme s'il eût voulu la presser sur son cœur.

Et lui prit les deux mains, ajoutant:

— Céleste, je vous aime, ne l'aviez-vous point deviné? Vous venez de me faire la plus grande douleur de ma vie.

Elle hochait doucement la tête sans cesser de sourire — et toujours simplement — comme un instant auparavant.

Claude était si tremblant qu'il s'ac-

courait à un fauteuil pour ne pas tomber.

Cette fois, il ne fit pas un geste pour retenir la jeune fille.

Seulement, comme elle allait sortir, il l'appela doucement:

— Céleste!

Elle tressaillit; puis un sourire, mais un sourire de triomphe, illumina son visage.

— Céleste! dit-il de nouveau, avec un mouvement de bras, comme s'il eût voulu la presser sur son cœur.

Et lui prit les deux mains, ajoutant:

— Céleste, je vous aime, ne l'aviez-vous point deviné? Vous venez de me faire la plus grande douleur de ma vie.

Elle hochait doucement la tête sans cesser de sourire — et toujours simplement — comme un instant auparavant.

Claude était si tremblant qu'il s'ac-

courait à un fauteuil pour ne pas tomber.

Cette fois, il ne fit pas un geste pour retenir la jeune fille.

Seulement, comme elle allait sortir, il l'appela doucement:

— Céleste!

Elle tressaillit; puis un sourire, mais un sourire de triomphe, illumina son visage.

— Céleste! dit-il de nouveau, avec un mouvement de bras, comme s'il eût voulu la presser sur son cœur.

Et lui prit les deux mains, ajoutant:

— Céleste, je vous aime, ne l'aviez-vous point deviné? Vous venez de me faire la plus grande douleur de ma vie.

Elle hochait doucement la tête sans cesser de sourire — et toujours simplement — comme un instant auparavant.

Claude était si tremblant qu'il s'ac-

courait à un fauteuil pour ne pas tomber.

Cette fois, il ne fit pas un geste pour retenir la jeune fille.

Seulement, comme elle allait sortir, il l'appela doucement:

— Céleste!

Elle tressaillit; puis un sourire, mais un sourire de triomphe, illumina son visage.

— Céleste! dit-il de nouveau, avec un mouvement de bras, comme s'il eût voulu la presser sur son cœur.

Et lui prit les deux mains, ajoutant:

— Céleste, je vous aime, ne l'aviez-vous point deviné? Vous venez de me faire la plus grande douleur de ma vie.

Elle hochait doucement la tête sans cesser de sourire — et toujours simplement — comme un instant auparavant.

Claude était si tremblant qu'il s'ac-

courait à un fauteuil pour ne pas tomber.

Cette fois, il ne fit pas un geste pour retenir la jeune fille.

Seulement, comme elle allait sortir, il l'appela doucement:

— Céleste!

Elle tressaillit; puis un sourire, mais un sourire de triomphe, illumina son visage.</